LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

8

Udhani me raconta l'origine de cette affaire. En descendant des rochers après avoir reconnu la contrée, ils avaient trouvé un ancre renfermant deux jeunes tigres assez forts déjà, mais encore inoffensifs. Au lieu de les tuer sur place, ils les avaient pris, pensant que j'aurais du plaisir à les voir vivants, et peut-être à les emporter.

A peine éloignés de cinquante pas du repaire, ils virent déboucher de la forêt le père et la mère, aux regards desquels ils n'avaient pu se soustraire assez vite. De là cette poursuite terrible dont nous avons été témoins et qui s'était si heureusement terminée.

Meung, animé par son exploit, voulait qu'on allât au ravin pour tuer la tigresse qui devait être là encore avec le petit qu'Udhani y avait précipité. Mais la nuit approchait, et il nous importait de choisir une position favorable pour la passer tranquillement. Je m'opposai même à ce qu'on perdît le temps à décrocher le jeune tigre suspendu aux branches du teak.

Nous retournâmes vers nos buffles ; et, au bout d'une heure environ, nous fîmes halte sur un petit plateau de rochers, où nous nous dressâmes un abri de branchages. Nous réunîmes ensuite autour de nous autant de bois que nous pûmes, et nous allumâmes un grand feu que nous entretenîmes toute la nuit, en veillant à tour de rôle.

La précaution était utile, car je ne crois pas avoir jamais entendu autour de moi autant de bêtes féroces que cette nuit-là. Mais le feu les tenait à l'écart, et la fumée nous préservant des moustiques, nous dormîmes parfaitement.

Nous nous remîmes en route de très bonne heure, afin de profiter de la fraîcheur. Il ne nous arriva rien de remarquable durant cette matinée. Seulement la forêt devenait moins épaisse, et les jungles moins sauvages. Nous rencontrions même parfois quelques fonds ressemblant à des vallons et où couraient des filets d'eau fraîche.

Après la halte du milieu du jour, nous prîmes le long de la lisière de la forêt, ayant de

l'autre côté une jungle interminable. Nous allions à la file ; Udhani en tête, moi le second, puis Ludolfus, et enfin le jeune paria qui fermait la marche. Soudain notre guide se rebattit sur moi, et nous arrêta tous en jetant un cri que je ne compris pas. Mais Meung rejoignit vivement son père, avec qui il échangea, en gesticulant, quelques phrases rapides.

Je m'informai de quoi il s'agissait.

— Un éléphant vient sur notre chemin, répondit l'Hindou.

— Eh bien ! repris-je en saisissant ma carabine, nous sommes quatre et nous avons deux fusils. Il nous reste encore la ressource de nous enfoncer dans la forêt jusqu'à ce que le colosse soit passé.

— Non, non, pas de cette manière, s'écria Meung ; je me charge de combattre l'éléphant.

— Toi ?

— Moi-même.

— Seul ?

— Cui, *sahib*, tout seul.

— Et avec quoi ? fis-je de plus en plus étonné.

— Simplement avec ceci, répliqua le jeune homme en montrant une hache légère et très tranchante.

— Mais c'est une témérité pleine de péril, insistai-je.

— Laissez-le faire, dit tranquillement Udhani ; ce ne sera pas la première fois qu'il luttera seul contre un éléphant, et il n'a jamais eu le dessous.

— Je veux, ajouta Meung en souriant, que vous puissiez raconter aux Européens et aux brahmes ce qu'un paria est capable de faire.

Il y avait tant de sang-froid et de résolution dans l'attitude du jeune homme ; il avait si bien prouvé la veille son adresse et son courage, que je finis par croire que ses prétentions étaient peut-être moins présomptueuses qu'elles ne le paraissaient. Cédant à l'invitation d'Udhani, je me cachai à quelques pas dans le bois avec mon domestique ; le paria vint lui-même se placer près de nous,